

BÉATRICE BOTTET

PENELOPE GREEN

L'ÉVENTAIL
DE MADAME LI

ENQUÊTE
EN CHINE

PENELOPE GREEN

L'ÉVENTAIL DE MADAME LI

NOM : Green

PRÉNOM : Penelope

SITUATION FAMILIALE : orpheline,
unique héritière du journaliste JAMES ALEC GREEN

SITUATION PROFESSIONNELLE : journaliste de choc
au EARLY MORNING NEWS

SIGNES PARTICULIERS : une maîtrise très
approximative de la langue chinoise, une étonnante
capacité à désobéir à son patron et un goût prononcé
pour l'aventure et le danger

*À force de s'attirer des ennuis, Penelope
est contrainte de quitter Londres...
Voilà qui tombe bien : c'est le prétexte rêvé
pour rejoindre son cher Cyprien, parti sur
les traces d'un trésor enfoui à l'autre bout
du monde. Cap sur la Chine et ses mystères !*

L'ÉVENTAIL DE MADAME LI

casterman
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris cedex 13

www.casterman.com
ISBN : 978-2-203-05454-7
N° d'édition : L.10EJDN001003.N001

casterman

© Casterman 2012

Achévé d'imprimer en août 2012, en Espagne.

Dépôt légal : septembre 2012 ; D.2012/0053/452

Déposé au ministère de la Justice, Paris

(loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

BÉATRICE BOTTET

PENELOPE
GREEN

L'ÉVENTAIL
DE MADAME LI

CHAPITRE 1



Le Havre, une soirée de fin d'automne pluvieuse et sombre. Dans une petite rue encombrée de tonneaux et de charrettes, derrière le port, les tavernes succédaient aux cabarets et les lieux de plaisir aux gargotes. Un homme entra au Pélican Noir – envahi de pénombre, à peine éclairé par trois ou quatre quinquets – et se fit aussitôt héler par quelques buveurs rassemblés autour d'une table de bois.

— Hé ! Ici !

— On n'attendait plus que vous.

L'homme était bien mieux mis que ceux qui avaient attiré son attention, apparemment de simples matelots attendant le départ de leur bateau. Tout en se dirigeant vers eux, il ôta son manteau humide et le secoua pour en chasser un peu les gouttes d'eau qui perlaient sur le drap. Puis il écarta les verres d'un revers de main et posa sur la place ainsi dégagée son chapeau et un grand baluchon fait d'une épaisse couverture. À l'intérieur du baluchon se fit un bruit de métal et de petits objets entrechoqués.

Une humidité épaisse régnait sur les lieux, et ça sentait le café, la vinasse, le rhum et la fumée. Au Pélican Noir, les clients se répartissaient en deux catégories : ceux qui, en petits groupes, buvaient sec, parlaient fort, braillaient des chansons sans queue ni tête et ne faisaient pas attention aux autres, et ceux qui, solitaires, à demi écroulés sur les

bancs face à des verres vides, semblaient dormir ou cuver et ne faisaient pas attention aux autres.

L'homme bien mis était un Anglais du nom de James Howell. Il tira une chaise de bois face à la table, l'épousseta de son mouchoir et s'assit. Les marins qui l'attendaient se penchèrent vers lui, au-dessus du gros baluchon, en un cercle tout à coup muet et attentif.

— C'est pour demain. J'aimerais pouvoir compter sur vous, messieurs, annonça Howell.

— Sûr, vous pouvez, dit un homme plus vieux que les autres, aux cheveux et à la barbe poivre et sel, et qui semblait leur porte-parole.

Les autres approuvèrent en hochant vigoureusement du chef, l'air concentré, mais sans ajouter un mot. Ils savaient qu'ils devaient bien se tenir s'ils ne voulaient pas rater l'affaire.

— Il y a cinquante caisses à monter discrètement à bord.

— Discrètement ? s'étonna un des gars, Benedict. Ça veut dire quoi ? Clandestinement ?

— Chuuuut..., firent tous les autres en jetant des regards à droite et à gauche.

— Crétin ! fit remarquer Rigaut le poivre et sel en lui lançant une beigne sur la tête.

Rigaut avait environ quarante ou quarante-cinq ans. Comme tous les gens de mer qui avaient atteint cet âge, il semblait à la fois robuste et fatigué. Robuste grâce à son métier qui forge une musculature d'acier, fatigué par une vie de besogne éreintante où l'on ne mange jamais assez bien, où l'on ne dort jamais assez, où l'on doit affronter alternativement le calme plat ou la tempête, les icebergs ou le dur soleil des tropiques, les rixes dans les bars ou l'autorité bornée du capitaine ou du bosco. Comme les autres, Rigaut aimait assez l'idée de se retirer bientôt pour se reposer enfin d'une vie de corvées. Une petite

maison de pierre sur une côte bien française, et qui sait, une femme bien soucieuse de lui être agréable. Mais pour ça, il avait besoin d'argent. Heureusement, il avait trouvé cette affaire.

Howell se pencha encore plus en avant au-dessus de son baluchon, les autres s'approchèrent en formant un cercle serré de visages contractés par l'attente.

— Discrètement, ça veut dire de nuit, en silence, et rien qu'avec vos forces d'homme, murmura Howell.

— Sans palan ?

— Sans palan bien sûr. Quant aux vigiles et au calier¹, ils sont au courant, je les ai payés pour ça.

— Et qu'est-ce qu'on doit charger ? demanda Benedict.

— Des bibles, répondit Howell.

— Des bibles ??? Et ça doit être fait clandestinement ?

— Crétin, répéta Rigaut.

— Les caisses viennent d'Angleterre, elles sont en attente dans un entrepôt que j'ai loué, reprit Howell sans relever. Il y aura une charrette à bras qui vous attendra. Il faudra mener la charrette jusqu'à l'embarcadère. Vous mettez des chiffons autour des roues. Il y aura au moins quatre ou cinq allers et retours à faire. Les caisses sont assez pesantes.

— Bien sûr ! commenta encore Benedict. Des livres, vous pensez, y a rien de plus lourd, à part des...

— Boucle-la ! ordonna Rigaut avant que cet imbécile ne gaffe encore.

— Donc cinquante caisses de bibles, fit Howell, à monter discrètement à bord. Le calier vous dira où les ranger.

— Et qu'est-ce qu'on y gagne ?

— Alors voilà...

1. Le marin responsable du chargement de la cale, et qui n'en sort quasiment jamais.

C'est là qu'Howell désigna son baluchon. Il défit soigneusement les nœuds qui liaient les quatre coins et étala à grands gestes des deux mains tout un bric-à-brac qui brilla faiblement à la lueur des quinquets, dans un cliquetis agréable à l'oreille.

— Oooooohhh!... firent les conjurés.

— J'espère que vous appréciez, prononça Howell au bout d'un moment.

— Faut dire..., finit par prononcer Rigaut en avalant sa salive.

— Eh bien messieurs, imaginez un océan de trésors dont ceci ne serait que l'écume, au bord d'une petite vague.

— Oooooohhh!... répétèrent les gars, les yeux allumés, la bouche arrondie, la mâchoire pendante.

— Vous pouvez toucher, allez-y.

Alors, les mains timides d'abord, puis de plus en plus avides, voraces, plongèrent dans des boucles d'oreilles garnies de pierres et de perles, des bagues, des ornements mystérieux cerclés d'argent ou de nacre, d'étranges coffrets, des bols minuscules laqués de noir et de rouge aux dessins d'une extraordinaire finesse. Les têtes penchées faisaient un peu d'ombre sur ce merveilleux spectacle.

— N'essayez pas d'en faire disparaître dans vos poches, prévint Howell. Ou non seulement vous ne participeriez pas au partage final, mais encore vous finiriez dans une ruelle, une belle entaille à la carotide. Et pareil si vous parlez à tort et à travers.

— C'est quoi, une carotide? demanda Benedict. Une sorte de carotte?

— Ça veut dire que t'auras le cou coupé d'une oreille à l'autre, précisa son voisin, qui était en train de caresser du pouce un joli petit ivoire d'une dizaine de centimètres de haut représentant une déesse lointaine.

Rigaut et ses sept hommes se perdirent un long moment dans ce spectacle, puis Howell écarta sans brutalité les mains toujours tendues qui se retiraient à regret. Non sans solennité, il offrit alors à chacun une de ces jolies merveilles, parmi les plus petites, puis il refit son baluchon en serrant bien les nœuds.

— Ce n'est qu'une avance de peu de prix par rapport à ce qui vous attend, précisa-t-il. Une fois sur place, vous en aurez votre part, et je peux vous assurer qu'elle ne sera pas maigre. Au moins dix fois la valeur de ce ballot pour chacun. J'ai besoin de vous, vous avez envie de ces merveilles, nous sommes donc faits pour nous entendre, n'est-ce pas ?

Ils approuvèrent tous en hochant la tête, sérieux et impressionnés. Un cadeau avant même de commencer ! De petite valeur, certes, mais tout de même. Ces acomptes s'enfoncèrent dans leurs poches ou leurs larges ceintures.

— M'sieur Howell, fit Rigaut, sauf vot'respect, vous aussi, vous pourriez bien vous retrouver avec un poignard dans le cou, pour ce sac-là.

— Sans doute, répliqua Howell sans manifester la moindre frayeur. Mais dans ce cas, vous n'obtiendrez jamais le reste du trésor. Moi seul peux vous y conduire.

— On pourrait vous faire avouer où il est caché.

Howell dégagea sa veste, révélant un long poignard glissé d'un côté de sa ceinture, un pistolet de l'autre.

— Essayez un peu, pour voir... Je suis un vieux dur à cuire. Mais surtout, fit-il avec un sourire étiré, moi-même je l'ignore. Je n'aurai l'emplacement exact du trésor qu'une fois arrivé sur place. À l'heure actuelle, je n'en sais pas plus que vous.

— M'sieur Howell, êtes-vous certain de ne pas vous être fait berner ? Après tout, la personne avec qui vous êtes en affaire pourrait aussi bien vous avoir monté un coup.

Les... vos... les gars de là-bas... ils sont connus pour être fourbes et retors.

— Ne vous inquiétez pas de ça. Nos... missionnaires me donneront la piste à suivre dès que les bibles auront été livrées. Je serai à bord avec vous, naturellement.

— Eeeehh bin, en voilà des bons chrétiens ! Un trésor contre des bibles ! J'espère qu'elles sont en chinois, au moins.

Howell jeta un long regard à ce crétin de Benedict.

— Bien sûr, dit-il à mi-voix en se levant. Messieurs, rendez-vous demain minuit à l'entrepôt.

Il tendit un papier à Rigaut, pour l'adresse, et ressortit dans la nuit.

Les huit marins restèrent un long moment sans parler, le regard dans les étoiles, ou plutôt se perdant vers les poutres noircies et la couche de fumée qui planait au Pélican Noir. Puis ils se mirent à parler joyeusement tous en même temps, se firent servir du rhum, se lancèrent des « chut, pas si fort » et des « soyez discrets, bon sang » avant de quitter la taverne, bien imbibés, pour aller en essayer une autre, tout en beuglant à pleine voix dans les rues des chansons à boire et des refrains où il était question de filles bien gentilles.

CHAPITRE 2



D'une fourchette distraite, Penelope Green était en train de touiller la sauce brune qui enrobait quelques morceaux d'une viande filandreuse. Sur le bord de son assiette, deux grosses pommes de terre farineuses semblaient la regarder tristement et n'étaient guère plus engageantes.

— Je crois, soupira Penelope, que je vais finir par faire appel aux services d'une cuisinière française.

Ah, les rôtis cuits à point, les croustades de champignons, les mousselines d'asperges, les tartes aux framboises à la chantilly... Telle était l'idée qu'elle se faisait de la gastronomie de l'autre côté de la Manche.

Au lieu de jeter les hauts cris ou de gémir que miss Green, décidément, n'aimait plus sa cuisine, Mrs Black se contenta de hausser les épaules et de remarquer :

— À ce que je constate, tous les prétextes vous sont bons pour évoquer la France et les Français.

Sans répondre, Penelope fit une petite moue. Il devait y avoir du vrai dans cette réflexion.

Mrs Black, gouvernante et cuisinière de Penelope, rangeait bruyamment la cuisine tandis que la sauce du ragoût se figeait dans l'assiette de sa jeune patronne. Penelope n'aimait guère déjeuner dans la grande salle à manger, trop solennelle à son goût, et se contentait généralement

de la table de la cuisine en bois, polie et blanchie par au moins deux siècles de soins quotidiens.

Un journal, le *Early Morning News* de ce matin, était étalé sur la table, près du verre et de la carafe. Penelope tourna les pages, se tachant les doigts de noir comme d'habitude. La publication du jour contenait un article d'elle sur les ouvrières des manufactures d'allumettes, mais naturellement, elle n'avait pas besoin de relire ses propres papiers. Néanmoins, elle jetait toujours un coup d'œil sur l'allure générale du journal pour lequel elle écrivait. Le patron, J. H. Grayson, l'avait embauchée pour écrire principalement des articles consacrés à la gent féminine.

— Alors, il ne vous a toujours pas donné de nouvelles, ce grossier personnage ? insista la gouvernante-cuisinière. C'est pour ça que vous êtes si grognon ?

Inutile de demander comment le raccourci s'était fait dans son esprit entre « les Français » et « ce grossier personnage ».

— Ne dites pas cela ! protesta Penelope en refermant le journal. Il a toujours eu de très bonnes manières.

— Oh, moi, pour ce que j'en dis... Je constate seulement que vous le défendez toujours.

— En effet.

— Même quand il ne donne pas signe de vie.

— C'est ça, conclut Penelope.

Elle se leva de table et se contenta d'attraper une poire dans le compotier.

— Alors vous partez en me laissant votre assiette à moitié pleine ?

— *Entièrement* pleine, Mrs Black, corrigea aussitôt Penelope. Pardonnez-moi d'apprécier de moins en moins la bonne vieille cuisine anglaise. Vous n'aurez qu'à donner tout cela à Mystère.

Pour l'heure, le jeune chat noir, qui avait bien grandi en une saison, se contentait de ronronner non loin du fourneau.

— Je ne suis pas sûre qu'il apprécie.

— Ah, vous voyez, lui non plus. Bon, je file, Mrs Black, j'ai à faire...

— Où donc ?

— Voir une exposition de tableaux français au musée, répliqua-t-elle vertement. Puis je m'achèterai quelques accessoires français à la boutique Frivolités. Et peut-être achèterai-je aussi un livre en français.

— Pfff, fit Mrs Black en haussant de nouveau les épaules.

En fait, Penelope n'avait pas du tout envie de traîner dans les musées ou les boutiques, mais elle devait prendre l'air. Elle étouffait à Londres et brûlait aujourd'hui du désir d'aller faire un petit tour sur la côte, en dépit du ciel chargé. Même les quartiers élégants aux larges avenues, mais aux arbres dénudés, lui semblaient un horizon limité. De plus, comme l'avait si finement remarqué Mrs Black, elle était inquiète. Elle n'avait aucune nouvelle de Cyprien depuis plusieurs semaines.

Car Cyprien Bonaventure avait tout bonnement décidé de reprendre la mer. Sur le moment, elle avait été incrédule. Quoi ! Cyprien ! La quitter !

— Mais oui ! Il faut que je gagne ma vie, et de toute façon, je suis marin, je ne sais rien faire d'autre. Je ne peux passer mon existence collé à tes basques en espérant que tu seras suffisamment en danger pour avoir besoin de ton garde du corps.

Garde du corps. Hum, c'était le passé, cela. Oui, bien sûr, elle l'avait naguère embauché comme tel, ce qui restait une sorte de plaisanterie entre eux². Mais ne s'était-il pas

2. Voir *Penelope Green*, tome I : *La Chanson des enfants perdus*.

montré par la suite l'efficace compère de ses enquêtes ? N'était-il pas un peu amoureux d'elle ? Et pourtant, il avait voulu repartir en mer. Il l'avait assurée que ce ne serait que pour des missions courtes. Il s'était embarqué voilà maintenant quelques semaines. Depuis elle n'avait eu aucune nouvelle. Elle était passée du désarroi à l'inquiétude, de l'inquiétude à l'exaspération et à l'impatience, puis, ces jours derniers, à ce qui ressemblait bien à de la déprime. Même Mrs Black s'en était aperçue. Où était donc Cyprien ? Pourquoi n'avait-il pas seulement trouvé le moyen de lui envoyer un petit mot ?

À trois reprises depuis son départ, elle avait pris un billet de train pour la côte la plus sauvage. Elle avait marché sans but le long des grèves et des rochers, retenant son chapeau dans les rafales humides, absorbée par le bruit et le mouvement des vagues, se faisant mouiller par les embruns, fixant son regard sur les nuages, l'horizon, et surtout la mer sans fin, comme si cela allait le faire revenir plus vite. Cette mer qu'elle avait appris à aimer depuis l'été et son voyage transatlantique vers l'Amérique³.

Puis, après ces virées, elle était tristement rentrée à Londres, pour se montrer raisonnable et écrire les articles que Grayson lui demandait.

On était au début de décembre. Le temps était gris, lourd et humide. Londres était chargé de nuages bas qui ne demandaient qu'à éclater et d'un fog que le vent ne parvenait pas à disperser. Penelope ouvrit la porte et recula d'un pas devant le ciel menaçant.

— Prenez un parapluie ! lui cria Mrs Black du fin fond des profondeurs de la maison.

3. Voir *Penelope Green*, tome II : *L'Affaire Bluewaters*.

— J'en aurais eu l'idée toute seule, figurez-vous, lui cria-t-elle en retour.

Comme si elle était une enfant qui a besoin que sa gouvernante la conseille en tout !

Elle allait claquer la porte quand arriva le facteur avec le courrier de l'après-midi. Tête basse et col remonté, il descendit de son triporteur et l'aperçut sur le perron.

— Ah, miss Green, vous tombez bien, il y a quelque chose à signer. Un paquet. Quel temps ! Ça va tomber d'un instant à l'autre.

— Entrez un moment, dit-elle en retournant dans le hall de la maison.

Le facteur lui tendit un petit paquet oblong et lui demanda de bien vouloir parapher son registre.

Aussitôt qu'il fut reparti sur sa monture, pédalant avec frénésie dans l'espoir d'échapper au grain, Penelope examina le paquet. Il avait à peu près la forme d'un plumier et mesurait une quarantaine de centimètres dans sa plus grande dimension.

Elle vit son nom calligraphié sur le papier d'emballage et en plus petit, dans le coin, « Cyprien Bonaventure, à bord de l'*Oiseau de paradis* ». Cyprien ! Enfin des nouvelles ! Son cœur se mit à battre.

Pour le coup, elle remit le parapluie dans le porte-parapluie, se débarrassa à toute vitesse de son manteau, de son chapeau et de ses gants, et fila à l'étage où elle avait son bureau, le paquet bien serré contre elle.

La voix de Mrs Black s'éleva encore, loin du côté de l'office, un peu étouffée :

— Alors finalement, vous n'êtes pas partie ?

Penelope ne répondit pas. Son cerveau était maintenant bien trop occupé.

Elle s'assit et alluma la lampe à pétrole tant il faisait sombre. Puis elle défit la ficelle et le paquet. Sous

les couches épaisses de papier gris de protection, il y avait un tissu de soie brodée, puis une boîte laquée à motifs manifestement asiatiques. Au fond de la boîte reposaient un long sachet de soie fermé par un bouton de jade et une lettre de cinq ou six feuillets. Seigneur, quel emballage !

Elle se trouva un instant hésitante. Lire la lettre d'abord ? Voir ce que contenait le sachet ?

Elle choisit le sachet de soie, gardant ainsi le meilleur pour la fin.

Elle en sortit un délicat éventail et, le visage illuminé d'admiration, déploya aussitôt sa monture d'ivoire sculpté.

« Quel joli cadeau, se dit-elle. Cyprien a toujours des attentions si charmantes. » Le demi-cercle plissé représentait une scène de jardin. Plusieurs dames semblaient deviser devant une maison asiatique. Le jardin était orné de pivoines, d'iris, d'arbres pleureurs et d'un petit ruisseau. Des grues tendaient le cou près d'un bosquet. Des oiseaux traversaient le ciel. Les dames avaient des robes longues à motifs et de larges pantalons noirs. La scène évoquait une belle journée de printemps pleine de sérénité. Même les montagnes dessinées au loin, un peu estompées, participaient entièrement à l'harmonie. Tout un monde dans une simple feuille de carton recouvert de soie peinte. Au revers, deux lignes de ce qui semblait une écriture inconnue. Accrochée à la monture d'ivoire, une tresse de soie rouge se terminait par une perle de jade grosse comme une prune, où était sculptée une minuscule pivoine.

Penelope, presque sans y penser, passa l'éventail sur ses lèvres en murmurant « Cher Cyprien... ». Puis elle essaya l'objet, faisant vibrer autour de son visage l'air rafraîchi.

— Merci..., dit-elle encore au jeune homme qui, loin sur la mer, trimant sans doute dans les embruns et la pluie, ne pouvait l'entendre. Oui, merci de tout cœur.

Enfin elle se décida à ouvrir la lettre. Selon toute apparence, Cyprien avait jeté les mots sur le papier à toute vitesse.

« Chère Penelope,

Je n'ai pas beaucoup de temps, j'embarque dans quelques heures pour la Chine... »

Penelope s'étrangla. Pour la Chine ?! De surprise, elle faillit en laisser tomber à la fois la missive et l'éventail. Le bateau de Cyprien ne devait aller qu'en Norvège et en Finlande pour rapporter du bois ! Six semaines en tout et pour tout ! Il devait être à Londres pour Noël ! Qu'est-ce que c'était que cette histoire ?

« J'embarque dans quelques heures pour la Chine, relut-elle. Je sais, je devais revenir à Londres, mais je crois que je suis tombé sur quelque chose d'assez étrange. Je suis sûr que ça va t'intéresser (et intéresser Grayson). »

Penelope tapota l'éventail contre sa joue. Elle sentit un parfum très léger, singulier, comme s'il était très ancien ou venait de très loin. À moins que ce ne soit le parfum de l'aventure ?

« Je t'explique l'affaire. Je suis au port du Havre, d'où je comptais rentrer aussitôt pour Southampton, puis Londres, comme prévu (oui, j'ai fait un petit détour par la France, je t'expliquerai pourquoi). Or, dans un cabaret du port, j'ai été témoin d'une étrange discussion. Il y avait non loin de ma table des buveurs qui ont dû penser que j'étais profondément endormi, voire assommé par l'alcool. Or j'ai entendu toute leur conversation. Il était question d'un complot et d'un gros trafic. Mon oreille s'est dressée, tu penses bien. »

Cyprien avait toujours été un sacré fureteur, un curieux de premier ordre.

« Ces gens ne sont apparemment pas des enfants de chœur. Je les ai à peine aperçus, dans la pénombre et la fumée, je ne saurais sûrement pas les reconnaître, sauf un Anglais d'une cinquantaine d'années, riche et bien mis, qui est le commanditaire. Les autres sont huit marins de l'*Oiseau de paradis* embauchés par lui pour monter à bord cinquante caisses de bibles et les décharger dans un port de Chine. Leur récompense : un fabuleux trésor à se partager, dont l'Anglais a montré quelques échantillons. Je les ai vus, à travers mes yeux à peine entrouverts : ce sont de pures merveilles, je peux te l'assurer. Et l'homme prétend que tout cela n'est qu'une écume sur l'océan de richesses que représente ce magot. J'ai eu de la chance (comme toujours, ma Bonne Fortune prend soin de moi !) : une pièce de cet échantillonnage est tombée à terre, et nul ne s'en est aperçu, tant ils étaient tous occupés à leur projet. Je l'ai ramassée sous la table quand ils ont été partis, c'est ce que tu tiens sans doute entre les mains en ce moment même : ce charmant et précieux éventail.

« À la livraison des caisses de livres, quelque part dans un port chinois, un relais donnera au commanditaire les renseignements nécessaires pour trouver ce trésor. Et à mon avis, on n'échange pas de tels bijoux contre des bibles. Mais contre quoi alors ? Je vais essayer de le savoir.

« Que dis-tu de cela ? Est-ce que ça ne fait pas naître cent mille questions dans ta tête ? Et imaginer cent mille arguments pour convaincre Grayson de te confier des reportages à faire en Chine ? »

Comment Cyprien devinait-il si bien ce que son esprit en ébullition était déjà en train d'échafauder tandis qu'elle avançait dans sa lecture : demander à Grayson de l'expédier en Chine ?...

« Pour ne pas perdre de vue cette petite bande, je n'ai pas eu d'autre choix que de m'embaucher sur l'*Oiseau de paradis*, comme tu t'en doutes. »

La suite de sa lettre détaillait les escales que le navire devait faire sur la route maritime qui parvenait jusqu'à Hong-Kong, puis Shanghai, en passant par quelques comptoirs secondaires. Il donnait aussi les dates prévues pour les escales. Cyprien était un jeune homme très méthodique.

« Bien que ce soit un navire de marchandises, il possède tout de même des cabines pour passagers. Si tu le peux, rejoins-moi à bord. À mon avis, cela ne peut se faire avant Marseille. Si tu ne peux me rejoindre, ou si cela prend des allures imprévues, écris-moi à la poste centrale ou au consulat de France de toutes les villes d'escale. D'une part ça me fera plaisir, d'autre part, ça me permettra de savoir la décision que tu as prise, et comment tu t'organises. Si tu es empêchée, si Grayson a d'autres projets pour toi, si tu es en ce moment embarquée dans une autre aventure et que tu n'as cette lettre que trop tard, sache qu'il me faudra environ six à huit mois pour être de nouveau en Europe. Et alors mon premier geste sera de revenir te trouver. »

Penelope soupira. Six mois, cela risquait d'être bien trop long, alors huit... Peut-être davantage... De toute façon, convaincre Grayson, elle en faisait son affaire. Et s'il refusait de l'envoyer en Chine, eh bien c'est tout simple, elle irait toute seule et elle vendrait ses articles à d'autres journaux. Il n'en manquait pas.

Elle calcula habilement. Quatre jours. Il faudrait que dans quatre jours, elle soit à l'embarcadère de Marseille, son billet pour la Chine à la main, et qu'elle guette l'arrivée de l'*Oiseau de paradis*.

Elle sourit en déployant l'éventail et en l'agitant devant elle. Elle allait revoir la mer. Elle allait respirer à pleins

poumons. Elle était sûre qu'elle allait adorer l'Extrême-Orient.

« J'aimerais tant que nous démêlions ensemble les fils de ce qui se trame entre ces gens, et qui ne m'a pas l'air bien honnête.

« Penelope, sache encore que tu me manques terriblement. Je sais, je fais une folie en suivant cette piste hypothétique, peut-être dangereuse. Je fais une folie parce que ces six semaines m'ont semblé affreusement longues sans toi, tandis que j'étais en mer et toi à Londres. Et dire que je m'éloigne de toi, que je recule encore le moment de te revoir... Mais je n'ai pas pu faire autrement, car, pour toi et pour tes articles, je ne veux pas lâcher la piste. »

— Ah, ce cher Cyprien, soupira-t-elle tout haut, au bénéfice de Mystère qui l'avait rejointe et qui fronçait son petit nez rose et faisait frémir ses moustaches au mouvement de l'éventail et à la senteur de l'étrange parfum.

« En tablant sur ta curiosité naturelle (et peut-être sur ton attachement pour moi), je pense que tu seras bientôt à bord de l'*Oiseau de paradis*, chargée par Grayson d'une tonne d'articles en tout genre à lui remettre au plus vite. C'est qu'il y en a, des choses à voir, en Chine. Et rappelle-toi, la moitié des Chinois sont des Chinoises. Rejoins-moi vite, je m'ennuie de toi. »

— « Ton attachement pour moi » ! « Peut-être » ! Comme s'il pouvait en douter ! Cyprien, tu exagères...

Il aurait suffi que sa lettre dise simplement « Viens » et elle aurait accouru, sans avoir besoin du moindre raisonnement, de la moindre explication.

« Et pour le reste, que je voudrais t'écrire en conclusion, je n'y parviens pas, tant je redoute que tu ne t'en offusques. Alors je t'embrasse, et je pense en même temps "à bientôt". Avec toute ma tendresse, Cyprien. »

— Moi aussi, se dit Penelope. Je t'embrasse tendrement et je pense « à bientôt », mon Cyprien.

Elle ne savait trop ce qu'elle devait penser de sa relation avec Cyprien, ce qu'elle devait ressentir. Mieux valait ne pas trop y réfléchir.

— Bon, dit-elle enfin à Mystère. Je vais encore être obligée de te laisser, et cette fois ce sera sûrement un peu long. J'ai une malle à faire, moi. Avec des vêtements chauds, car on va vers l'hiver. Et puis, j'ai aussi quelques personnes à rencontrer au plus vite. Prendre des billets de train et de bateau. Envoyer quelques lettres. Ne traînons pas.

Elle se rendit compte qu'elle était toute ragaillardie.

Elle prépara un monceau de lettres, aux adresses des consulats ou des postes centrales, ne portant que ces mots : « Je te rejoins. Je t'embrasse, Penelope. »

Tandis qu'elle quittait enfin sa maison et que Mrs Black lui lançait, du bout du couloir : « Et votre parapluie ? », elle vit arriver un petit coursier du journal. Grayson employait ainsi une escouade de gamins de huit à dix ans, qui couraient dans toutes les rues de Londres porter ses missives urgentes.

— Un petit mot pour vous du rédacteur en chef, miss Green, fit le garçon en lui tendant une enveloppe.

Elle parcourut le message :

« Accourez immédiatement, Penelope. N'attendez pas une seconde. JHG, votre patron. »

— Dis-lui que je suis sur tes talons, j'arrive sans tarder, lança la jeune journaliste au coursier, lequel partit aussitôt en courant d'où il venait.

Mais Penelope n'avait pas l'intention de se rendre au siège du journal. Pas tout de suite en tout cas. Elle avait deux détours à faire auparavant. La poste, pour ses lettres à Cyprien. Et une petite visite à Simon Egerton.

CHAPITRE 3



— Comment avez-vous obtenu cela ?

Le professeur Egerton déploya avec mille soins l'éventail chinois et l'examina sous toutes ses coutures, lançant de temps à autre à Penelope un regard suspicieux. Il avait de longues moustaches tombantes, des yeux tristes et des lorgnons.

— Est-ce une pièce volée par nos barbares soldats lors de la mise à sac du palais d'Été⁴ ? Ces vandales ont tous trouvé bon d'emporter quelques précieux petits souvenirs de leur pillage et de leurs exactions.

Il traitait l'éventail avec des gestes bien plus précautionneux que Penelope tout à l'heure, comme s'il craignait de l'endommager.

— Un ami vient de me le faire parvenir, répondit Penny, vaguement gênée. C'est un cadeau.

— Et lui ? Comment l'a-t-il obtenu ?

— Je ne sais pas.

— C'est sans doute une pièce de contrebande, si cela ne vient pas du palais d'Été. Dans tous les cas, j'ai bien envie de vous la confisquer.

4. En 1860, lors de la seconde guerre de l'opium, les troupes britanniques et françaises pillèrent puis brûlèrent le palais d'Été, une résidence impériale immense et magnifique, proche de Pékin.

— Vraiment, professeur ? En avez-vous le pouvoir ? interrogea Penny d'un ton pointu.

Elle craignait que le professeur ne cherche à faire disparaître l'éventail dans un tiroir bien bouclé, voire dans un coffre-fort, et elle était prête à bondir pour le lui reprendre avant qu'il ne soit trop tard.

— Non, hélas. Je ne suis qu'un modeste sinologue. Mais je n'en pense pas moins...

— Peut-être pouvez-vous cependant m'expliquer un peu ce que vous pouvez déduire de cet éventail, professeur ? fit la journaliste plus doucement. Vous avez souvent renseigné mon père, quand il écrivait des articles sur l'Orient.

— Oui, je me souviens bien de James Alec Green.

— C'est pour cela que je suis venue vous voir. Mon père vous estimait. Je sais que vous pouvez m'aider aujourd'hui. Voyez-vous, cet éventail cache un mystère et je compte mener l'enquête à partir de lui.

Le professeur Egerton soupira, ajusta un peu mieux ses lorgnons sur son nez et se consacra pendant un moment à l'examen minutieux de l'objet, puis il termina par l'inscription au verso. Il en suivit les lignes du bout du doigt, de haut en bas en faisant simplement « hum, hum ».

Penelope s'efforçait de ne pas s'impatienter. Les savants sont toujours si prudents dans leurs paroles et leurs conclusions.

— Cet objet a au moins deux siècles, peut-être trois. Il a appartenu à une dame nommée Wei Li, première épouse de Wei Chung, mandarin, fonctionnaire de l'empire. Un lettré. Probablement un homme très riche.

— C'est ce qui est écrit au revers ?

— Qu'il était un homme riche ? Non, simple déduction. L'objet est luxueux, et cette scène de vie quotidienne,

manifestement vécue, montre une demeure, un jardin, des personnages qui vivaient dans ce luxe.

— Wei est leur nom de leur famille ?

— Bien sûr. En Chine, le nom de famille vient avant le prénom. Nos habitudes occidentales de reléguer le nom de la famille en seconde position choquent terriblement nos amis extrême-orientaux.

À ces mots, Penelope esquissa un sourire.

— Qu'est-ce qui vous fait donc rire, miss Green ?

Le ton du professeur était vexé.

— Vous venez de dire « nos amis ». Je pensais que les Chinois étaient à la fois redoutés et méprisés.

— Oui, ils le sont, énonça Egerton. Et c'est bien dommage, car leur civilisation est bien plus ancienne et plus raffinée que la nôtre. Nous n'avons pas de quoi, nous ici en Europe, nous hausser du col.

— Mais « nos amis »...

— À force d'étudier leur langue et leurs mœurs, j'ai fini par les considérer comme tels. J'en connais plusieurs personnellement, conclut-il en se rengorgeant quelque peu. Ils viennent en Angleterre étudier nos us et coutumes, notre civilisation et les arts que nous pratiquons, et je peux vous dire qu'ils sont étonnés, et même souvent choqués.

— Et peut-on conclure autre chose de l'éventail, professeur ? De sa provenance ? demanda la journaliste, pressée de recentrer le sujet.

— Non, à première vue, rien de précis. La scène est assez conventionnelle, au fond, et l'inscription du dos ne donne guère que le nom de la dame et le statut de son mari. Le prénom de madame Wei, Li, signifie « Belle », tout simplement. Quant à la date que je vous ai donnée, elle n'est qu'approximative, je la déduis du style général de cet accessoire.

— Très bien. Je ne vais pas vous déranger davantage. Merci pour ces renseignements, dit Penelope en se levant et en tendant la main pour récupérer le cadeau de Cyprien.

Mais le professeur recula sur son siège en écartant son bras pour qu'elle n'attrape pas l'éventail.

— Ceci est une pièce archéologique, miss Green, fit-il d'un ton pressant. Il devrait être dans un musée. J'aimerais que vous me le confiiez. Croyez-moi, j'en ferai le meilleur usage. Il sera préservé de tout dommage.

— Désolée, fit Penny. Je dois vous dire non. Sachez que j'en prendrai le plus grand soin, je peux vous l'assurer. Mais j'en ai encore besoin pour mon enquête.

Eh oui, elle se sentait déjà en mission, quelle que soit la tournure qu'allait prendre la suite de l'affaire.

De nouveau, elle présenta sa main ouverte. Avec un air résigné et un frémissement triste de la moustache, le professeur Egerton lui rendit l'éventail, qu'elle remit dans son enveloppe de soie, puis dans sa boîte de laque, puis dans son tissu brodé avant de le glisser dans son sac.

— Merci infiniment, professeur. Si mon enquête me mène là où je l'espère, je vous nommerai dans mon journal.

— C'est bien inutile, mademoiselle. Je vous remercie, mais les publications universitaires me suffisent amplement.

Après des adieux un peu compassés, Penelope se retrouva enfin dans la rue. Les rafales de vent chargé de grésil s'engouffraient dans tous les passages. Elle savait qu'elle devait se rendre au siège du *Early Morning News*, mais elle avait encore un petit détour à faire.



L'Association pour la Recherche Psychique et les Études Spiritiques ressemblait comme deux gouttes d'eau à la Société de Parapsychisme appliqué qu'elle avait vue à

New York quelques mois auparavant. Un établissement sérieux, à la limite de l'austérité, des étagères pleines de livres bien rangés, quelques chaises dans un bout de couloir servant de salle d'attente, et un va-et-vient de secrétaires, de clients, de chercheurs dans les diverses branches de la parapsychologie. Maître Lucidus Eusebius – dont le véritable nom était Pemberton –, revenu des États-Unis, y œuvrait avec enthousiasme. Il ne tarda pas à recevoir Penelope dès qu'elle se fut annoncée au secrétariat.

— Ah, ma chère petite, je continue avec intérêt à lire les articles que vous écrivez pour le *Early Morning News*. Vous avez une jolie plume et vous savez cibler votre angle d'attaque, félicitations.

— Merci, maître Lucidus.

— Cependant il me semble que je n'ai pas senti le vent de l'aventure dans vos papiers, ces derniers temps.

— Justement..., fit Penelope.

Elle sortit de son sac l'éventail qu'elle démaillotta avec précaution.

— ... je me demande si cet objet ne va pas m'emmener sur de nouvelles pistes. J'aimerais votre avis, si vous pensez pouvoir me renseigner.

Lucidus saisit l'éventail et fut comme secoué d'une onde électrique.

— Oh, il y a beaucoup de choses dans cet éventail, murmura-t-il, en alerte, manifestement saisi d'une curiosité gourmande. Il n'y a pas très longtemps, il était entre les mains de votre ami le jeune marin.

Mais comment donc maître Lucidus Eusebius Pemberton pouvait-il donc savoir cela ?

— Je sens un peu du contact qu'il y a laissé, chère Penelope. Cyprien a transmis à cet éventail beaucoup de

bienveillance à votre égard, beaucoup de chaleur, hum, affective et de, hum...

— Je vois, l'interrompit Penelope.

Elle comme lui savaient bien ce qu'il y avait dans les intentions de Cyprien. Elle sourit largement, très émue en fin de compte, et se rendit compte un peu par inadvertance qu'elle avait posé une main sur son cœur.

— Cyprien est un merveilleux partenaire et ami, dit-elle.

— Donc Cyprien a eu cet objet entre les mains il y a quelques jours, reprit Lucidus, il vous l'a probablement envoyé comme un hameçon, pour vous attirer. Et vous attirer vers l'aventure, sans doute. Donnez-moi vos mains.

Il saisit les deux mains de Penny et ferma les yeux. Puis il la lâcha, prit l'éventail et le manipula comme pour s'imprégner des souvenirs que l'objet lui envoyait. Enfin il mit l'éventail entre les mains de la jeune fille et les enveloppa de nouveau des siennes, chaudes et un peu magnétiques — si c'était bien le mot qui convenait — dans les impulsions qu'il lui envoyait.

— Hm, faisait-il de temps à autre. Hm... Il est question de la Chine, naturellement, d'un palais dévasté et perdu, de femmes en détresse, de vous qui enquêtez. Penelope...

Il rouvrit les yeux et la caressa de son regard chaleureux, tout en passant deux doigts sur sa moustache si bien recourbée et soignée.

— ... il vous faut vous rendre en Chine sans tarder.

— Exactement ce que j'avais prévu, si Grayson me laisse m'y rendre. Y retrouverai-je Cyprien ?

— Mes dons sont trop minces pour vous donner une réponse ferme et certaine, soupira le devin. Il me semble bien trop loin...

— Je vais le rejoindre en Orient, expliqua-t-elle. Il a cru repérer un trafic sur lequel il me conseille d'enquêter. Risquons-nous d'être en danger ?

— En danger ? Évidemment, répondit Pemberton sans prendre de gants. Je vois toujours des traces de sang et de violence autour de vous. Vous agissez avec une certaine impulsivité, Penelope. Soyez parée à tout, soyez prudente.

— Mais Cyprien ?

— Il est comme vous : impulsif. Mais il est aussi courageux et il a l'esprit rapide.

— Pouvez-vous me donner un autre conseil ? Un viatique ?

— Un viatique. Voyons cela.

Il farfouilla dans les tiroirs de son bureau, il en sortit un invraisemblable bric-à-brac dans lequel il finit par piocher un petit objet.

— Prenez cela, dit-il. On ne sait jamais.

C'était un pendentif de jade, rond, sculpté en forme de tigre.

— Les Chinois vont adorer vous voir porter cela, précisa-t-il. Toute une symbolique bénéfique. J'aime beaucoup les symboles. Je ne dis pas que ce médaillon vous protégera, miss Penelope, ce n'est pas un porte-bonheur, je n'y crois guère, mais sur place vous bénéficierez sans doute d'un a priori favorable. Pour eux, le jade signifie bonté, modestie, justice, courage et sagesse. Le tigre signifie courage et énergie, bien sûr. Avec cela, vous êtes parée.

— Merci, maître Lucidus. Et pour Cyprien ?

De nouveau, Pemberton fourragea dans son stock de symboles.

— Non, dit-il. Pour lui, rien pour le moment. Une autre fois, qui sait... Pour l'heure, je crois que votre patron réclame votre présence.

Comment maître Lucidus Eusebius avait-il deviné que Grayson l'attendait impatiemment ? Penelope se leva et fit à son ami des adieux chaleureux, presque émus. Pour elle, le mage bienveillant continuait à dégager une émanation de mystère tout à fait incompréhensible.

« J'ai pourtant bien les pieds sur terre », remarquait-elle pour elle-même en accrochant à son cou le bijou de jade avant d'attraper un omnibus pour se rendre à Fleet Street, où se trouvaient les bureaux du *Early Morning News*.